

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & A. JACQUES, Imprimeur. } Résidence, N. 177, r. St. Vallier.

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on bus ness.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous le point. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERRY où, l'on peut, entre autres rafraichissements, acheter le Fantasque.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 5 NOVEMBRE 1838.

No. 40.

Le 30 Mai 1838 par un beau soleil du printemps un homme d'une stature assez grêle, d'un esprit idem, mais d'un nom gigantesque mettait pour la première fois le pied sur le sol canadien; sa réputation l'avait précédé dans tous les coins; chacun, excepté moi, dans la province, chantait un concert de ses louanges; il marchait la tête haute et fière au milieu du tonnerre de l'artillerie, des bravos du peuple, des hennissements de chevaux richement caparaçonnés portant une brillante nuée de valets en grades échelonnés, depuis les hauts valets à la tête et aux plumes vacillantes, aux habits couverts d'or jusqu'aux frotte-bottes en livrée plus modeste, mais non moins fiers du poste qu'ils occupaient. Le regard confiant et assuré du maître se promenait avec confiance aussi loin que sa vue pouvait s'étendre et il s'écriait à lui-même: "Dieu! faut-il que mes prédécesseurs aient eu le petit obtus ou malhonnête pour n'avoir point su ou voulu répandre le bonheur et la tranquillité sur un si beau pays! Mais moi: il n'est pas de frein aux merveilles que je vais opérer; en quelques tours de main et au moyen de mon or, de celui de l'Angleterre et surtout par la vertu de mon pinsant génie je vais rendre à la paix, au bonheur et à l'admiration de l'univers, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de cette royale maîtresse à qui j'ai fait l'honneur d'obéir une fois! Lorsque je quitterai ce beau pays tous ces habitants, oubliant leurs vieilles querelles, viendront, l'œil rempli des douces larmes de la reconnaissance et du regret, arroser, bénir, baiser les pas de leur libérateur; ils se traîneront à genoux jusque dans l'onde qui devra me ravir à leur empressement, et ce sera là ma plus douce récompense!"

Le 1er Novembre de la même année le même homme pâle et grêle descendait rapidement, en se soufflant dans les doigts, le rocher sur lequel rehit l'excellente et patiente ville de Québec. Une maigre suite composée d'hypocrites admirateurs et de quelques hommes que l'appât de quelques rasades longuement et pompeusement annoncées y avait attirés.

Ce même homme, était Lord Durham ! Lord Durham qui s'était tant promis et avait tant promis au pays ! Lord Durham qui était arrivé, accueilli par l'espérance de tous les canadiens, homni, maudit tout bas de tout ce qui était anglais, parlait au milieu de la plus profonde indifférence des canadiens et des hurons empressés mais bien pe-és de ceux qu'il avait flattés : de cette même population angaise.

Jeu-li soir l'inconstant Lord Durham montait, d'un air timide, soucieux et mécontent, à bord du vaisseau l'*Inconstant*, après un séjour de cinq mois orageux, laissant le Canada en une situation telle que l'Angleterre pourrait jeter sur ce pays un regard inquiet et tourner un œil courroucé sur celui qui, pour une pitieuse vanité, abandonne son poste au moment où le danger, qu'il a, en grande partie, créé, menace la sûreté générale. Malgré le soin mal excusé qu'on avait pris de retarder de trois jours ce fatigieux départ afin de se procurer, un jour de fête, des spectateurs que le jour de travail eût peut-être retenus, la foule fut mince, les rangs étaient maigres et le profond silence de ceux qui s'y trouvaient parlait assez éloquemment pour les absents. L'indifférence, voilà le moindre sentiment qu'a su inspirer, chez la population Canadienne, le gouverneur qui vient de nous quitter.

Quoique tous les efforts possibles aient été faits pour obtenir une démonstration publique, chose dont il paraît que notre ex-vice-royal hôte est allé, l'on ne put réussir à obtenir d'autre cortège que celui des quelques hommes que l'intérêt pécuniaire devait naturellement attirer, plus ou moins directement. Quelques employés publics, quelques volontaires, quelques outrés partisans et un petit nombre d'étourdis : voilà ce qui ne dut pas étonner beaucoup le noble voyageur, mais dont il lui fallut se contenter. Deux steamboats avaient été préparés d'avance pour recevoir tous les admirateurs. On y appelait gratis, on sollicitait même tous les curieux et les oisifs, et cependant ces navires purent circuler rapides et légers autour du vaisseau qui emportait tristement le vice-potentat déchu. Néanmoins les journaux complaisants ne manqueront point d'étaler avec grand appareil le détail des bannières, des marches, des cris de ce jour mémorable, et Lord Durham recueillera sans doute avec soin ces faibles compliments ainsi que les adresses non moins fades qu'on s'est efforcé de multiplier, pour les déposer aux pieds de sa reine, comme un sanglant reproche à son gouvernement.

Lord Durham est parti, voilà le fait, et pas un Canadien indépendant n'alla le reconduire, si l'on en excepte les chauffeurs des steamboats qui suivaient plus que jamais de se trouver à pareille démonstration : et cette journée solennelle, sur laquelle on comptait d'avance comme sur un jour de victoire, passa inaperçue comme ses trois cent soixante-quatre sœurs.

Si l'on demande quel bien a fait Lord Durham ? ses plus grands admirateurs balbutient, murmurent et restent sans réponse. Si l'on dit, quel mal a-t-il fait ? Chacun à sa plainte, son reproche, son grief et son accusation.

Voilà ce qu'en pense le pays ; attendons maintenant ce qu'en dira l'Angleterre.

De la liberté de la presse.—Il est des gens qui crient à qui mieux mieux que la presse a trop de liberté dans ce pays, qu'il faut abattre la presse violente, etc., etc. ; quant à nous, nous ne pouvons nous empêcher d'acquiescer à cet avis quand nous lisons certaines publications de ce pays qui prèchent mille fois plus haut qu'aucun des journaux en langue française, la rébellion, la guerre civile, les massacres, etc., tout cela pour la plus grande gloire du nom britannique. Quiconque lirait à l'étranger les sorties de celles mêmes du *Mercury*, journal officiel, contre les ministres et contre le parlement impérial, ne pourrait certainement s'empêcher d'avouer que l'on pousse la liberté de la discussion d'un seul côté, à un point qu'on ne tolérerait point ailleurs.

On représente ordinairement la justice sous la figure d'une déesse aveugle. En

Canada, du moins, nous sommes plus avancés que tout cela, car la justice qu'on voudrait nous donner ici ne serait que borgne, et si la première ne doit pas y voir du tout au moins la notre n'y verrait-elle que d'un côté. Il y a progrès, vous dis-je. Mais comme nous n'avons aucun désir de nous brouiller, par un tems aussi affreux que le tems actuel, avec aucune de ces demoiselles, — borges ou aveugles, nous nous retirons des affaires du Canada où l'on commence à se demander comment tout cela finira.

On nous dit que des yeux plus que malveillants éplochent nos colonnes à la leure de la prévention; en sorte que n'ayant plus pour nous protéger notre excellent ami Durham il devient prudent pour nous de tourner notre satire ailleurs que vers l'excellente administration du Canada. Nous déclarons donc ici que les ennemis de l'Angleterre seront les sujets continuels de notre "incessante critique," et qu'en grand et savant stratègien nous porterons la guerre ailleurs qu'en son siège principal afin de faire une habile diversion. La Russie, par exemple, la rivale la plus dangereuse qu'ait notre mère-patrie ne sera point épargnée, nous armerons cette pauvre Pologne que l'autocrate a si cruellement sacrifiée et nous réussirons peut-être, à force de verser notre encre pour la cause de la liberté, à lui faire retrouver une force nouvelle pour sortir de l'abaissement où les tyrans l'ont plongée et à lui inspirer de nouveau cet amour national sans lequel il n'est point d'honneur. O Pologne! pauvre victime de l'ambition et de la jalousie! tu vois tes enfans éperdus, chassés de ton sein; en vain ta voix les rappelle; ils devront trouver ailleurs une patrie plus dévouée, n'oins ingrate ou moins perçue! Unissez-vous encore une fois, braves Polonais, et le peuple d'Angleterre écoutera vos plaintes si elles parviennent jusqu'à lui; il vous prètera toute la force de ses secours afin de doter votre malheureux pays d'institutions aussi libérales et aussi justes que celles qu'il s'est acquises; poussez un grand cri de détresse et vous effrayerez peut-être le tyran qui vous étreint sous son joug de fer et qui voudrait anéantir votre langue et vos usages; poussez un grand cri de détresse et de désespoir et les peuples libres vous répondront peut-être. . . . ah ça suis-je fou? voyez un peu où m'a mené mon bel enthousiasme pour la liberté et la nationalité! eh! il ne s'agit point ici de la Pologne, ni des Polonais, mais du Canada et de la liberté dont y jouit la presse. Comme je veux vous le dire tout ce qui se fait et se fera désormais en Canada sera parfait, admirable, charmant, étonnant à mes yeux; car depuis que Lord Durham est parti, tout doit aller à merveilles; comme je vous le disais ils n'y a qu'un moment, je ne veux m'occuper que de la Pologne et maintenant que nous n'avons plus Lord Durham je vous parlerai de l'autocrate, cela me soulagera et vous en aurez au moins pour votre argent. D'autres pays qui n'ont point encore de constitution feront aussi le sujet de mes articles; la Perse, par exemple sur laquelle les grands politiques tournent de brillantes espérances; la Turquie où l'on vous condamne les gens à mort sans procès, l'Espagne où règne la guerre civile, le Texas qui vient de conquérir son indépendance à l'aide des Américains, etc., etc., toutes les nouvelles de ces pays nous fourniront assez de matière pour nous épargner de parler de ce pauvre Canada auquel aujourd'hui l'on ne semble presque plus songer que pour le faire ressembler à la Pologne, à la Perse, à la Turquie, à l'Espagne, et que ces farceurs de tonies dans des moments de mauvaise humeur voudraient faire ressembler au Texas.

C'est une question, qu'on n'a pas encore bien résolue, de savoir si la justice est une demoiselle ou un femme mariée ou . . . mais peu nous importe: mariée ou non, c'est une déesse que l'on prétend fort coquette en certain pays.

DE LA NECESSITE DE FORMER DES ASSOCIATIONS—POUR S'AMUSER.

Québec possède une jeunesse qui a chez elle tous les éléments de la récréation agréable, utile, recommandable, et cependant, à Québec, la jeunesse meurt d'ennui. Si

vous demandez à un jeune homme ce qu'il fait ou ce qu'il pense faire pour passer, aussi peu désagréablement que possible, l'hiver qui s'approche, il vous fait la réponse banale qu'il meurt d'ennui ; qu'il ne sait que faire ; que les moindres amusements reviennent fort cher ; que l'on ne gagne rien et que d'ailleurs il n'y a pas à se réunir sans être inquiété ou sans se quereller. Néanmoins vous trouverez habituellement ce jeune homme et cent autres qui sont situés comme lui, ou dans un café où il noie à grands frais le poids de son existence, ou autour d'une table sur laquelle il risque son argent, sa patience et même son honneur.

Après les travaux de la journée il faut du repos et une certaine récréation, c'est ce dont chacun convient, mais nul ne songe à imaginer quelque moyen d'obtenir de semblables résultats tout en y ajoutant l'économie et l'utilité.

Né serait-il pas possible de former une grande association de la jeunesse où l'on travaillerait à s'instruire en même temps que chacun y trouverait un agréable passe-temps. On sait fort bien que les classes, les goûts et les connaissances n'étant point semblables, il serait peu commode et même impraticable d'avoir un lieu commun de réunions ni même un but uniforme ; mais il serait facile de diviser une semblable association en cercles particuliers où se fréquenteraient les jeunes gens d'une profession ou d'une classe, d'un métier, d'un quartier et même d'un âge à peu près uniforme.

Voici à peu près un plan général auquel des changements et des additions, selon les convenances, pourraient se faire peu-à-peu et à mesure qu'on les croirait nécessaires.

Il s'agirait de trouver pour chacun des cercles qui pourraient se former un petit local à un prix modique ; un seul appartement suffirait et il est probable que pour une réunion sagement organisée et bien conduite il est des personnes qui se feraient un plaisir de mettre quelque salle à la disposition des jeunes gens.

Les frais qu'occasionneraient de semblables cercles se rempliraient par une modique souscription hebdomadaire ou mensuelle fixe, et ensuite par des donations volontaires.

On y recevrait tous les journaux du Canada, ce qui fournirait à chacun une occasion de s'instruire sur les affaires du pays, un moyen de connaître les nouvelles ainsi que la position relative et particulière des partis et tendraient surtout par la conversation et la discussion à laquelle les faits publiés ou les opinions politiques ou littéraires des journalistes pourraient donner lieu, à faire concevoir une vue plus saine, plus générale, plus élevée des choses que lorsqu'on s'en tient à un seul journal que souvent on ne lit point. Il est probable aussi que cette dépense ne s'élèverait qu'à fort peu de chose vu qu'un bon nombre de propriétaires de journaux se feraient sans doute un plaisir de contribuer par la légère donation d'une feuille à l'instruction et à la récréation de la jeunesse. Des livres y seraient reçus à titre de don ou simplement à titre de prêt. Afin de donner à ces cercles un but particulier d'attraction on y admettrait des jeux de calcul ou d'adresse, mais sans qu'il soit permis, sous aucun prétexte de les intéresser par aucune somme d'argent ou autrement. Chacun des cercles aurait un titre et un but particuliers et correspondrait avec les autres auxquels il serait part de ses observations. Il pourrait même y avoir à cette fin une réunion mensuelle générale de toutes les sociétés. Le local des réunions serait ouvert chaque soir afin que chacun des membres eût un lieu où il serait presque certain de rencontrer quelque ami.

On conçoit que ce plan de réunir l'agréable à l'utile sans aucune obligation de se déranger de ses affaires ou de ses autres engagements, ni sans qu'un *quorum* soit nécessaire à la réunion, n'aurait le but des autres sociétés et n'aurait point les inconvénients qui les font ordinairement se dissoudre.

Chacun devrait insister pour la mise à exécution d'un projet semblable à celui dont une idée seulement est ici présentée et dont de plus grandes particularités pour-

raient être bien vite fournies si quelques jeunes gens se montraient désireux d'y participer.

Encore une fois, l'hiver sera rude ; il faut pourvoir à le passer utilement et agréablement. Le seul moyen de secouer un peu le joug de la crainte, des appréhensions et surtout de l'ennui, est de se réunir souvent afin d'apprendre à se connaître. La littérature, la musique, les représentations théâtrales, les arts, les sciences, la politique offrent de beaux champs à l'intelligence. Que chacun recherche la société de ceux qu'il rencontre dans le commerce habituel de la vie et nul ne se trouvera déplacé ni gêné ; et tout en prévenant les luttes politiques ou personnelles ainsi qu'en écartant la défiance qui ne manquerait point de s'attacher aux actes d'une association considérable quelque louables que soient son nom et son objet ; on travaillera ainsi efficacement à l'union amicale de jeunes hommes qui ne pourraient y puiser que des leçons utiles et se créer des amis pour s'aider mutuellement dans leur carrière future. C'est en se formant un monde, si l'on peut ainsi s'exprimer, qu'ils chercheraient à y briller ; et l'on sait qu'une étincelle, une occasion fournissent souvent à de belles intelligences le moment de se révéler par la fréquentation ou de se perfectionner par l'émulation.

Il ne s'agit que d'un peu de bonne volonté à secouer l'apathie et l'indifférence pour réaliser facilement ce qui paraît insurmontable au premier abord ; avec un peu de persévérance à vaincre les premières difficultés, on se persuaderait bien vite de l'utilité et de l'agréable de ce que recommande le présent article, et l'on verrait que si jusqu'ici tant de jeunes hommes dont l'avenir paraissait si brillant n'ont trouvé dans la société actuelle que ruine et que dégoût, ils le doivent à ce manque d'unanimité à se créer des récréations saines ou des lieux de réunion que l'œil médisant ne puisse attaquer.

Il est des gens mal avisés qui ne se plaisent qu'à répandre d'absurdes rumeurs. Il nous semble qu'il en vient assez du district de Montréal, du Haut Canada et des lignes anglo-américaines sans qu'on s'amuse encore, au sein de la paisible ville de Québec, à en inventer d'horribles pour effrayer ses paisibles et innocents habitants des deux sexes et d'une origine peu commune.

Il y a quelques jours que des personnes vinrent sans doute par plaisanterie nous dire que des hommes qu'irritaient notre franchise et notre langue se proposaient de venir jouer dans notre imprimerie ainsi que dans celle de notre aimable frère de plume du Canadien, le second acte de la tragédie du *Vindicator*.

Comme dans toutes les occasions sérieuses il est bon de ne point agir brusquement et à l'improviste, je rassemblai mon conseil exécutif que j'ai toujours sous la main, à la façon de Lord Durham, et je mis devant les yeux de ses trois honorables membres le cas tel qu'il nous était représenté par l'avis secret de plusieurs de nos amis. Les procédés de notre conseil sont ordinairement tenus secrets, mais pour un public aussi indulgent que celui qui nous favorise on ne peut assez manquer de courtoisie pour lui cacher ce qui l'intéresse autant que le fait notre sécurité. En conséquence nous voulons bien aujourd'hui dévoiler une page de nos minutes afin que chacun puisse moleler sa conduite sur notre mode de procéder en cas d'urgence.

Quand le conseil fut réuni au grand complet, c'est-à-dire six secondes après que nous eûmes reçu l'inquiétante nouvelle, voici à peu près comme je plaçai devant lui la question qui devait faire le sujet de ses délibérations :

Messieurs les galopins de conseillers. — Vous avez entendu comme moi la nouvelle qu'on vient de nous apporter, si connue je le pense, vous n'avez point l'œil aussi attentif à votre ouvrage que le demande l'honorable profession qui vous honore et si vous l'honorez. Vous voyez que des gens, qui se prétendent les défenseurs de la justice et du bon droit, les avocats de la liberté raisonnable et responsable, enettent tout haut l'intention de détourner le cours régulier de la justice et de venir à l'improviste piller, détruire la propriété d'autrui, dans le même tems qu'ils prétendent avoir un gouvernement sain et fort qui peut rendre justice et faire respecter ses décisions. Vous voyez mes marauds que ce n'est qu'un commencement, qu'un avant-goût des

persécutions que ménagent à tous ceux qui auront la parole libre ceux qui veulent monopoliser le droit de s'exprimer, et contrôler la pensée. Si on vous donne impudemment aujourd'hui un coup de poing, demain on essaiera de vous donner trois coups de pieds ou de vous assommer; et après-demain on massacrera vos amis. Tandis que si à la première agression vous montrez une ferme volonté de résister à une oppression illégale, on vous vaincra et l'on respectera votre courage; on vous succomberez; vous mourrez; alors encore l'honneur vous appartient: sachez que du haut de cette presse Franklin vous contemple! Voyez, messieurs, discutez, comparez, pensez, balancez, pesez, calculez, réfléchissez, et donnez-moi le résultat de votre décision; et le conseil me plaît je le suivrai; s'il ne s'accorde point avec ma propre opinion je vous enverrai paître bien vite.

J'avais à peine terminé cette éloquente allocution, que l'un des trois se levant et prenant ses jambes à son cou, s'écria en courant de tous côtés: faut s'enfuir! faut s'enfuir!...

Il allait peut-être motiver son avis, mais son voisin ne lui en donna pas le tems et l'arrêta par un vigoureux soufflet appliqué à main fermée, sur l'œil gauche dont les environs passèrent depuis, par toutes les couleurs et nuances de l'arc-en-ciel et sur lesquels on peut faire un traité d'optique.

L'honorable mais un peu vil interrupteur se livra ensuite à une brillante improvisation qui ne fut interrompue que par les trépignements joyeux, par des applaudissements et par des bravos à droite, à gauche et au centre. Il termina son discours par cette courte, éloquente et typographique conclusion: "En un mot *l'impression* que vient de faire sur moi la nouvelle si *frappante* qu'on vient de nous *distribuer*, se trouve gravée en *caractères* de feu sur mon âme; aussi sans *composer* plus long-tems l'ardeur qui me *presse* j'ose *imposer* à mes braves *compagnons*, le seul sentiment digne de figurer sur les *pages* de l'histoire. La *forme* de mon discours n'est peut-être pas si *scrittée* que l'exigerait son *sujet*, mais ma pensée est *brochée* sur les *régles* de l'honneur. J'opine pour que sans *correction*, nous prenions tous et dans le court *espace* de tems qui nous reste les mesures *nécessaires* pour *applanir* les difficultés que po- traient présenter encore la prompte mise à *exécution* de *l'œuvre* *nécessaire*. Je ne *latterai* point plus long-tems inutilement votre *hempin* de sous qui ne font qu'arrêter votre brûlante impatience. Combattons plutôt que de *triser* la *ligne* de l'honneur et si la *fin* vient interrompre votre vie à la *préface* on insérera sur la *table* qui précédera vos restes, cette courte épitaphe jiiii 1 r o.

Le troisième s'étant levé déclara qu'il votait avec la majorité vu que, quoiqu'on en dise, c'était toujours le plus prudent moyen.

Fort donc de Popinien de nos très-estimables conseillers nous nous rend mes au bureau de la paix où Mr. Youg, qui n'est point, après tout, si mal complaisant qu'on veut bien le répandre, mit à notre disposition une certaine force de la police; nous nous mîmes ensu- ite en devoir de mettre notre palais en état de défense pour le cas possible où la police serait ou absente ou insuffisante. Mines, meurtrières, barrières etc. furent en peu de tems pratiquées; des voisins et amis s'étant engagés, notre service, à titre de simples volontaires, nous fit nous attendre en toute paix de conscience les ennemis vrais ou imaginaires qu'on nous avait fait espérer. Le que vint le grand jour où l'expédition démolissante devait avoir lieu nous nous assûmes tranquillement autour d'un bon poêle russe que nous tenais de la manufacture de Mr. Suvinski, involution en donne beaucoup de chaleur avec son poêle combustible, et nous pas âmes en attendant, sans autre soin, la plus agréable source que nous eûmes jamais procurée nous-mêmes à nos ennemis. Si un jour vous vous ennuyez, chers lecteurs, vous avez la recette, il ne s'agit que de se mécaniser d'armes contre l'invasion étrangère, et si vous avez froid, d'un excellent poêle de sainece avant qu'ils soient plus rares, car ils sont beaucoup en demande. Depuis deux jours nous avons cinquante-quatre souscripteurs de plus.

On raconte que Jeudi dernier tandis que le cortège de Lord Durham défilait et que ses partisans s'efforçaient de faire entendre quelques huras, trois vigoureux grognements, partis d'une cour voisine, interrompirent la bruyante mélodie et vinrent échoquer désagréablement les pointilleuses et sensibles oreilles loyales. Grande et soulaine rumeur parmi la *populace de gentilshommes*; la police qui, ce jour-là comme on le pense bien, était d'un zèle charmant, se mit à fureter partout; les soupçons se dirigèrent fortement vers une maison d'apparence rebelle; la joie et en même temps la fureur furent grandes, lorsqu'après avoir frappé à la porte de ce suspect repaire les mêmes cris se firent entendre, il n'y avait plus à en douter: des rebelles se trouvaient blottis en ce coin et méritaient probablement quelque sangante révolution. On crut en un clin d'œil toutes les issues; des sentinelles furent posées partout et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et d'exhortations qu'on empêcha le juge Lynch d'interrompre un procès contre la séditieuse demeure.

Enfin une vilaine femme vint ouvrir à la foule impatiente qui se précipita tumultueusement dans la cour où l'on ne tarda pas à découvrir les personnes... de trois énormes pores qui se dorlottaient voluptueusement dans la fange et exprimaient hautement leur joie de se trouver ainsi confortablement situés par des lems aussi durs que ceux où nous vivons, et qui, nous n'en doutons point, n'avaient nulle intention de compromettre ainsi la sûreté publique, ni d'exprimer aucun sentiment séditieux; car, chacun le sait, les cochons (sans comparaison) sont loyaux à l'excès et ont les volontaires pour meilleurs amis. Les police-hommes s'emparèrent néanmoins des pores, séditieux sans le savoir, et leur ayant mis les menottes aux pieds se disposaient à les emmener au bureau, où Dieu sait ce qu'ils seraient devenus; mais en considération du grand jour qui se célébrait, on fut clément et les pauvres bêtes en furent quittes pour la peur.

Les imprimeurs de Québec, c'est-à-dire quelques hommes appartenant à la profession en même tems qu'à une secte politique particulière, se sont mis, il y a quelque tems, en tête de présenter une adresse à Lord Durham. Parmi les noms des signataires de cette adresse qui regrette le départ de Lord Durham et l'interruption inopportune apportée dans son administration on voit ceux d'hommes qui furent les plus violets à attaquer Lord Durham même dans sa conduite privée, ainsi que le caractère moral de quelques personnes de sa suite. Et Lord Durham a remercié infiniment les signataires de cette même adresse tandis que plusieurs d'entre eux étaient et sont encore employés, nous croyons, dans quelque un de ces ateliers qu'il désigne comme étant engagés dans la tâche coupable de fomenter d'anciens abus et préjugés. D'ai leurs, à l'exception de deux chefs d'atelier, dont les noms étaient à ce que nous pensons, au bas de cette adresse, nous ne savons pas comment les ouvriers imprimeurs ont donné "le support à toute les mesures tendant à promouvoir des sentiments de loyauté," plus que les ouvriers cordonniers qui ont fait des hottes pour les loyaux, et que les bouchers qui leur ont fait manger des beefsteaks.

La personne qui apportait cette adresse pour obtenir des signatures se fit remarquer la beauté de l'impression et ajoutait que c'était pour faire voir à Lord Durham qu'on pouvait imprimer ici tout au si bien qu'en Angleterre. En effet c'est une leçon dont tombent en Canada l'opinion qu'on ne trouve ici que des sauvages à la recherche de la civilisation. D'après le plan des imprimeurs, les autres corps de métiers eussent pu présenter à Sa Seigneurie un échantillon de leur savoir-faire, à l'exception cependant des pâtisseries qui n'eussent certainement point pu l'égalier dans l'art de faire des *bricées*. Mais pour parler un peu plus sagement, cette adresse fut un moyen comme un autre de multiplier les compliments et les signatures, car les mêmes noms se trouvent sans doute au nombre de ceux qui accompagnent l'adresse des *citoyens loyaux*, celle des *filz de St. George*, celle des *imprimeurs*, etc. etc. En revanche Sa Seigneurie

a voulu leur montrer de la reconnaissance en justifiant pour ainsi dire par ses paroles une croisade contre les presses libérales canadiennes et en diminuant par-là la concurrence. Les petits présents entourent l'amitié.

MARCHE AUX FEMMES EN RUSSIE.

Il y avait déjà plusieurs années que j'étais à St. Pétersbourg, et mon esprit n'était point encore familiarisé avec cet abrutissement des paysans serfs des campagnes environnantes. C'est en effet un évange spectacle pour un Français que celui de la féodalité dans son type primitif, régnant encore dans un coin de l'Europe, entourée de tous côtés par la civilisation sans en ressentir la moindre influence. Le paysan russe est à peu près traité comme le nègre de nos colonies ; comme lui, il ne s'appartient pas, comme lui il n'a point de famille ; on peut le vendre, vendre ses enfants. Il est forcé de mourir sur le sol qui l'a vu naître, et pour-tout par les mauvais traitements de ces maîtres qui souvent le punissent en le privant des choses les plus nécessaires à la vie ; il ne peut aller chercher l'existence sur une autre terre ; il faut qu'il expire sous les yeux de ces bourreaux en dévorant ses outrages. Que dis-je ? il n'est point d'outrages pour un serf ; c'est une machine, une bête de bon me, qui ne se meut que par une impulsion étrangère ou guidé par le fouet d'un conducteur.

Mais laissons ce style grave, fâcheux de regarder le côté plaisant des mœurs russes, et rien n'est plaisant comme la cérémonie des fiançailles qui a lieu tous les ans à la fête de St.-Pierre et St.-Paul, dans un bourg nommé Pétrowski, à quinze lieues environ de St.-Pétersbourg.

Cette fête attire tous les ans une foule de curieux ; mais il est difficile de pénétrer au milieu du village pendant la cérémonie, à moins d'être avec une personne qui jouisse d'une certaine considération. Ce fut avec le peintre de l'impératrice mère, à laquelle elle appartient ce pays, que je fis cette curieuse promenade.

En approchant nous vîmes arriver une foule de jeunes filles ayant toutes une fleur ou un ruban dans leurs cheveux, et montées deux et même trois sur de petits chevaux de la taille d'un âne de nos pays. Leurs mères les accompagnaient armées de grands et forts bâtons. Quant aux pères, comme ils sont là fort utiles, nous n'en vîmes pas un seul ; les mères elles-mêmes pour aient se dispenser du voyage. Les jeunes garçons venaient de leur côté parés comme un jour de noces. Rien n'est si laid qu'un Russe, surtout ceux de Pétrowski, ce qui contribuait à rendre le tableau tout-à-fait grotesque.

Les jeunes filles formaient des ronds tout le long du village, bâti sur une seule rue, comme tous les villages russes, et dans une longueur de près d'un quart de lieue ; les jeunes garçons le bonnet sur la tête, les poings sur les hanches, allaient et venaient comme un Turc dans un marché d'esclaves, examinant, comparant, et quand l'un d'eux avaient fait un choix, il s'approchait de la belle, et sans lui dire un seul mot, il la faisait sortir des rangs et la poussait dans la maison voisine, afin de régler les dernières conditions.

Lorsque les jeunes couples reparaissent au dehors, le fiancé faisait cadeau d'un morceau de pain d'épice à sa future, qui ajoutait une fleur ou un ruban dans ses cheveux pour annoncer qu'elle était promise. Les parens n'ont aucun moyen de s'opposer au mariage ; seulement lorsque le jeune homme déplait à la mère elle s'amuse à lui administrer quelques coups du bâton qu'elle a apporté pour cet usage.

Il n'y a pour présider à ces fiançailles que le ministre luthérien et le magister, les seuls qui sachent lire et écrire. Ils se promènent gravement de tous côtés, enrégistrant les noms des couples, dont le mariage est définitivement célébré 8 jours après.

Si une loi venait à ordonner les mariages à la russe, que diraient nos françaises, quelquefois si délicates dans le choix de leurs maris ? Oh ! si le mari ne leur plaisait point, elles trouveraient moyen de s'en venger ! Eh bien ! les femmes russes sont au moins aussi fidèles que celles qui ont la liberté du choix.